

## LES COLÈRES D'HIPPOMÈNE.

Ploubarec est un charmant village de la côte nord du Finistère, dans l'arrondissement de Morlaix. Comme pour d'autres villages bretons, un panneau aurait peut-être pu être placé à son entrée vantant un « village de caractère »... mais en fait, c'est à propos de l'une de ses habitantes qu'il fallait parler de « caractère » !

Lorsque ce matin-là, la capitaine Mary Lester toqua à la porte du commissaire divisionnaire Fabien, elle ne savait pas que celui-ci, à son insu, allait l'entraîner dans l'une des enquêtes les plus extravagantes de sa carrière.

— Mary, fit le divisionnaire après les salutations d'usage, ce bon Mervent a encore pensé à vous... Ploubarec ? Vous connaissez ? Non ? Il semblerait que les braves gendarmes du coin soient empêtrés dans une affaire qui les dépasse complètement ! Il faut dire qu'ils ne sont pas aidés du fait de la présence dans leur village d'une habitante hors du commun qui se targue d'être un ancien agent secret. Mais l'adjudant-chef Rodriguez vous expliquera tout ça.

« Pour une fois, remarqua Mary, ce brave Lucien – c'est ainsi qu'elle appelait son patron, par son prénom, dans ses pensées – ne s'est pas étendu sur les à-côtés de cette affaire ; ce n'est pas bon signe. »

Et pour conforter cette idée de Mary, le divisionnaire ajouta :

— Ah ! Prenez Fortin avec vous... vous aurez peut-être besoin de ses services.

Le lieutenant Jean-Pierre Fortin, alias Jipi, adepte des salles de musculation et grand lecteur de *L'Équipe*, était le co-équipier de Mary et un peu son garde du corps. Mary et Jipi, c'était en quelque sorte « la tête et les jambes »... En tout cas, Fortin avait déjà, à plusieurs reprises, sauvé la vie du capitaine Lester !

\*\*\*

Après avoir pris un rapide repas dans le restaurant d'un hôtel impersonnel de la banlieue de Morlaix – pavé de saumon et riz insipide pour Mary, pavé de bœuf avec platée de frites pour Jipi – les deux officiers de police arrivèrent à Ploubarec au début de l'après-midi. La marée était basse et la Rivière de Morlaix faisait serpenter son long ruban de vase entre ses berges boisées. Des voiliers de toutes couleurs étaient couchés sur cette fange luisante et pointaient leurs mâts aux quatre points cardinaux. Les bouées rouges et vertes, qui permettaient aux bateaux de slalomer à marée haute de bâbord à tribord sans risque d'échouage, jalonnaient le maigre cours d'eau saumâtre qui se frayait pour l'heure un chemin vers la mer.

Mary gara sa Twingo, où Jipi s'était entassé tant bien que mal sur le siège du passager, sur la place centrale du village. L'église et son placître, la mairie et la gendarmerie constituaient, avec le bistrot local, l'environnement essentiel de cette place. L'église à l'élégant clocher Beaumanoir était entourée de massifs de fleurs multicolores égayant la pelouse jaunie et dominait quelques belles maisons de granite cernées de buissons d'hortensias roses et bleus. Les drapeaux tricolores de la mairie et de la gendarmerie, aux teintes passées, pendouillaient tristement et semblaient en berne. Celui de la mairie était accompagné d'un *gwenn-ha-du*. La gendarmerie n'avait pas encore adopté ce drapeau blanc et noir qui avait été considéré si longtemps comme subversif !

Mary et Fortin se présentèrent à l'accueil de la gendarmerie où un jeune gendarme adjoint paraissait s'ennuyer ferme. Mary lui expliqua qu'ils avaient rendez-vous avec l'adjudant-chef

Rodriguez et le gendarme prévint celui-ci de l'arrivée de ses visiteurs, puis introduisit ces derniers dans le bureau du commandant de la brigade, un bureau qui paraissait contenir toute la tristesse du monde.

L'adjudant-chef Rodriguez était un petit homme rondouillard, à la calvitie prononcée et à la moustache noire barrant sa lèvre supérieure. Il avait une apparence plus méditerranéenne que bretonne, et il avait dans la voix quelques intonations « pied-noir » confirmant qu'il était né loin de Brest, de Rennes ou de Nantes. Ses origines auraient pu laisser accroire que l'adjudant-chef était un être exubérant. Mais son regard était en ce moment à l'unisson de son environnement, triste.

— Merci d'être venus, fit Rodriguez. Je ne sais plus comment faire...

« Décidemment, pensa Mary, cette enquête commence dans des conditions inhabituelles. Un gendarme qui me remercie de venir mettre les pieds dans son enquête, voilà de l'inédit ! »

— Nous avons déjà trois cadavres sur les bras en à peine une semaine, poursuivit l'adjudant-chef.

Et il fit aux policiers le point sur cette affaire semble-t-il hors du commun. Un vice-amiral retraité, habitant dans une maison isolée du village, avait été retrouvé abattu par son propre revolver. Le corps de son épouse avait été repêché le lendemain dans la Rivière de Morlaix. Deux jours plus tard, on découvrait un ancien officier des commandos de marine, raide mort, à son domicile. En temps normal, expliqua le gendarme, on aurait pu penser à des suicides, voire à des accidents, dans les deux premiers cas, et une mort naturelle pour le troisième, les résultats définitifs des autopsies n'étant pas encore connus. Mais...

— Mais il a fallu que cette grande haridelle à cheveux rouges s'en mêle, et fasse de ces décès les prémices d'une affaire d'espionnage, entraînant la majorité de l'opinion publique dans ses délires inassouvis de vieille fille !

— De qui parlez-vous, adjudant-chef ? demanda Mary.

À ce moment, on entendit des éclats de voix provenant de l'accueil, puis des pas précipités dans le couloir menant au bureau de l'adjudant-chef. Celui-ci avait pâli sous son hâle et il se cacha le visage dans ses mains.

— Non, pas elle ! fit Rodriguez dans une longue plainte se terminant dans les aigus.

La porte du bureau s'ouvrit à toute volée sur une haute silhouette surmontée d'une étonnante crinière rouge...

\*\*\*

C'est ainsi que Mary Lester fit la connaissance d'Hippomène Lahzadeg... C'était une grande femme rousse de près d'un mètre quatre-vingt, d'allure un peu masculine et au faciès un peu chevalin. Et pour être rousse, Hippomène l'était ! Ses cheveux avaient une couleur qui n'aurait pas déparé au milieu d'une assemblée de cardinaux.

— Faut pas vous gêner ! aboya Rodriguez.

— Je n'ai rien pu faire pour l'empêcher d'entrer, s'excusa le gendarme qui suivait l'importune, un grand gaillard blond un peu dégingandé répondant au nom de Le Dantec.

— Je vous dérange peut-être dans votre travail, Rodriguez ? Encore faudrait-il pour cela que vous travailliez au lieu de faire le joli cœur devant cette jeune demoiselle !

— Je ne vous permets pas, mademoiselle Lahzadeg !

— Mais un incapable comme vous n'a rien à me permettre, Rodriguez ! Je venais voir où vous en étiez dans votre enquête, sans aucune illusion ! Je suppose que vous êtes au point mort, vous et votre bande de bras cassés !

— Ne vous fâchez pas, Hippomène, tenta Le Dantec... La capitaine Mary Lester et le lieutenant Fortin, de la Police nationale, sont ici pour aider à l'enquête, d'ordre supérieur !

— Eh bien je les plains de devoir collaborer avec de damnés crétiens comme vous !

Le visage de Rodriguez était passé du blanc au vert, et il était maintenant cramoisi. Mary craignait qu'il eût une attaque. Mais rien ne pouvait arrêter la logorrhée agressive d'Hippomène Lahzadeg.

— Quoique je doute que la Police vaille mieux que la Gendarmerie... surtout dans une affaire comme celle-ci, poursuit la grande jument rousse. C'est le contre-espionnage qu'il faut, croyez-moi, je sais de quoi je parle !

Hippomène Lahzadeg, maintenant retraitée et retirée dans la maison familiale de Ploubarec, avait travaillé à Paris au ministère de la Défense, dans un service administratif proche de la Direction de la Surveillance du Territoire et elle se targuait auprès des plus naïfs de ses concitoyens d'avoir été agent secret. Forte de ce statut qu'elle s'était inventé – et sans doute s'en était-elle persuadée elle-même – elle se faisait un devoir de vouloir régenter l'enquête des gendarmes, des militaires qui auraient dû se mettre sous son autorité de toute évidence. Enfin, une évidence selon Hippomène... D'autant qu'elle était la fille d'un héros de la « bataille de l'Atlantique », le capitaine de vaisseau Lahzadeg, mort pour la France... encore selon Hippomène car on murmurait que son décès était plutôt la conséquence d'une cirrhose éthylique. Le marin aurait en effet préféré, à l'eau de l'océan, le jus de la vigne, quand ce n'était pas le whisky ou le chouchen.

— Je ne vous salue pas ! fit Hippomène.

Et elle repartit comme elle était venue, en faisant claquer la porte du bureau de l'adjudant-chef et en faisant résonner son pas décidé dans le couloir.

— Et voilà ! fit Rodriguez dans un soupir. Cette maudite rouquine va me pourrir la vie jusqu'à ma retraite.

— Allez, adjudant-chef, ne vous mettez pas martel en tête, le rassura Mary. Nous allons conjuguer nos efforts pour résoudre cette affaire et mademoiselle Lahzadeg pourra tranquillement continuer à faire des napperons au crochet ou à jouer du biniou ! En attendant, nous allons, le lieutenant Fortin et moi, chercher un hébergement et nous reprendrons nos investigations tout à l'heure.

— Vous pouvez aller voir au petit hôtel à la sortie du village, *Le Cormoran Noir*, ils doivent avoir des chambres libres en cette saison.

\*\*\*

Mary et Jipi, digérant tant bien que mal la pénible scène à laquelle ils venaient d'assister, traversèrent la petite place pour reprendre la Twingo. En passant devant le café, qui avait pour enseigne *Au Fier Léonard*, des éclats de voix leur parvinrent où ils crurent reconnaître la voix d'Hippomène Lahzadeg.

Les deux policiers quimpérois entrèrent dans le café en faisant tintinnabuler une grappe de clochettes suspendue au-dessus de la porte. Au comptoir, une dizaine d'autochtones entouraient une Hippomène Lahzadeg qui paraissait s'en prendre à un autre client, tandis que le patron du lieu, Théodore Boulitte, s'appliquait à lustrer un verre avec un torchon douteux tout en arborant sur son visage rougeaud un air parfaitement goguenard.

La grande rousse poursuivait ses invectives, dont l'origine était bien évidemment ignorée de Mary et Jipi, sous les commentaires approbateurs de la clientèle qui semblait tout acquise à sa cause.

— Vous ne pouvez rien comprendre ! lança-t-elle, vous n'êtes qu'un étranger !

— Mais je suis de Rouen, protesta le client ainsi apostrophé.

— C'est bien ce que je dis ! un damné étranger... et un crétin de la pire espèce. Croyez-moi, je sais ce que je dis... c'est bel et bien une affaire d'espionnage ! Et qui me dit que ce n'est pas vous l'espion et l'assassin ? lâcha Hippomène avec un clin d'œil appuyé à l'intention de ses supporters.

— Mais... mais... fit le client avant que sa voix ne s'étrangle sous l'effet des mains d'Hippomène Lahzadeg qui venaient de l'empoigner au collet.

C'est le moment que Fortin choisit pour intervenir. Mal lui en prit.

— Allons, mademoiselle Lahzadeg, lâchez-le, fit-il en s'avançant.

Jipi, sans méfiance, ne s'attendait pas à une telle réaction de la part d'une femme : il reçut une formidable gifle qui résonna sous les poutres du bistrot sous les acclamations de l'assistance, ce qui ne fit qu'augmenter la confusion du grand lieutenant. Mary s'avança à son tour.

— Vous en voulez une aussi ? s'enflamma Hippomène.

— Je ne m'appelle pas Rodriguez, mademoiselle, pour abdiquer devant vous. Vous venez de frapper un officier de police et je vous demanderai de me suivre sans histoire.

— Vous n'avez peut-être pas la trouille, mais ce n'est pas la Police qui va venir faire la loi dans notre village. Il y a la Gendarmerie pour ça, ajouta Hippomène qui n'en était pas à une contradiction près.

— Justement, allons à la gendarmerie pour nous expliquer, ajouta Mary.

Étrangement, de l'air penaud d'une petite fille prise la main dans le bocal de confiture, Hippomène obtempéra sous les regards incrédules et attristés de la clientèle qui se demandait pourquoi son héroïne se montrait aussi facilement résignée devant cette péronnelle, tout officier de police qu'elle soit. Ils auraient préféré assister à un massacre...<sup>1</sup>

Mary et Jipi, qui lui tournaient le dos, ne virent pas le sourire satisfait qui éclaira le visage – peu de temps auparavant congestionné – du client normand du *Fier Léonard*... Arnaud Arnold allait pouvoir retourner tranquillement aux affaires qui l'avaient appelé en Bretagne et pour lesquelles il avait loué le manoir de Kerguirec, un peu à l'écart du village, à l'abri derrière de hauts murs et de grands arbres.

\*\*\*

L'adjudant-chef Rodriguez accueillit Mary avec un large sourire qui se figea lorsqu'il aperçut Hippomène introduite dans son bureau par le lieutenant Fortin. Il fut sidéré d'apprendre que la demoiselle Lahzadeg s'était permise de gifler le grand lieutenant de police, quoiqu'il estimait que l'on pouvait s'attendre à tout de la part de ce trublion en jupons à crinière rouge... Mary tenta de s'expliquer avec Hippomène Lahzadeg mais celle-ci s'obstina dans un mutisme total.

— Très bien, fit Mary. Puisque vous le prenez comme cela, je vous place en garde à vue. Vous passerez la nuit dans la chambre de sûreté de la gendarmerie et nous verrons demain matin si vous êtes plus loquace.

À la stupéfaction de l'adjudant-chef, Hippomène se laissa conduire sagement en cellule et s'assit sur la couchette de bois, où étaient pliées deux couvertures écossaises, le visage impassible, les bras croisés.

Le gendarme Le Dantec prit la première garde, s'asseyant derrière le petit bureau qui faisait face à la grille de la cellule, s'adonnant à de mystérieuses tâches administratives. Vers vingt heures, il offrit à Hippomène un sandwich et une bière, auxquels la grande rousse fit honneur sans barguigner.

Vers minuit, Le Dantec fut relevé par Rodriguez qui tenait à surveiller lui-même son ennemie intime pour la nuit. Tout étant tranquille, l'adjudant-chef allait s'assoupir lorsqu'il eut l'impression qu'on gonflait un biniou à ses oreilles... Le son étrange provenait de la cellule où Hippomène Lahzadeg attaquait une *Gwerz* d'une voix plaintive.

— Arrêtez ça tout de suite ! clama Rodriguez.

— Vous n'aimez pas les chants bretons, Rodriguez ? Cela ne m'étonne pas d'un damné étranger ! On se demande vraiment ce que vous êtes venu faire chez nous !

Et Hippomène reprit son long chant plaintif... Bien évidemment, l'adjudant-chef ne comprenait pas un traître mot des paroles de cette chanson. Peut-être cela valait-il mieux, d'ailleurs.

*Tri deiz teir noz 'zo tremenet*

*Ha n'on ket c'hoazh evit kousket...*

« Trois jours et trois nuits sont passés et je ne peux toujours pas dormir... », <sup>2</sup> voilà ce que promettait Hippomène Lahzadeg à l'adjudant-chef Rodriguez en attaquant cette *Gwerz* de Denez

1. Lahzadeg signifie massacre ou tuerie en breton.

2. Extrait de *Brad ar Rodoù*, chant inspiré d'une vieille légende celtique qui raconte que le jour où l'on entendra sonner les carillons des « grandes roues » la fin du monde sera proche.

Prigent, chanteur léonard bien connu de tous, sauf du gendarme. Le chant paraissait ne jamais devoir finir et puis Hippomène s'arrêta soudain après une note soutenue. Le silence retomba dans la gendarmerie.

L'adjudant-chef croisa les bras sur le bureau, ferma les yeux, et allait s'assoupir de nouveau lorsque le biniou sembla éclater à ses oreilles. Hippomène venait de pousser un cri épouvantable qu'elle fit suivre de plaintes insupportables, avant de pousser de nouveaux cris perçants ! Puis elle s'arrêta tout aussi soudainement.

Après toutes ces émotions, Rodriguez se cala de nouveau pour tenter de prendre un peu de repos. Cette fois, il s'assoupit pour de bon. Le temps passa. La nuit allait s'achever.

— RODRIIGUÊÊÊZZZ !!!

L'horrible créature rousse arracha l'adjudant-chef à son sommeil et celui-ci vit avec stupeur de la fumée sortir de la cellule d'Hippomène. La furie avait réussi à mettre le feu aux couvertures. Par quels moyens ? Rodriguez n'eut guère le temps de s'interroger. Il se précipita sur l'extincteur et aspergea les couvertures enflammées de neige carbonique. Il avait bien envie d'en asperger aussi son ennemie...

Mais, avant que le gradé persécuté ne craque et ne mette à exécution son projet criminel, Le Dantec entra en trombe dans la gendarmerie.

— Adjudant-chef ! Il y a eu un nouveau crime !

\*\*\*

C'était une belle matinée de printemps, pleine des rayons du soleil et du chant des oiseaux. La prairie qui s'étendait devant le manoir de Kerguirec était luisante de rosée. Mais une animation inhabituelle régnait autour d'un petit bosquet jouxtant le mur d'enceinte de la propriété.

L'adjudant-chef Rodriguez, flanqué du gendarme Le Dantec, avait été rejoint par la capitaine Lester et le lieutenant Fortin. Avec le substitut du procureur, monsieur Cornevey, et le médecin légiste, le docteur Hellescot, ils s'affairaient autour du corps d'une jeune femme qui gisait dans le taillis du petit bois, après avoir été manifestement étranglée. Grande, mince et blonde, elle semblait être scandinave ou bien originaire d'une contrée du nord-est de l'Europe, peut-être russe. Le visage maquillé de manière voyante, vêtue seulement d'une jupe courte et d'un haut assez décolleté, avec une écharpe de soie colorée qui semblait être l'arme du crime, la jeune femme aurait pu être classée dans la catégorie professionnelle correspondant à ce que l'on appelle communément « le plus vieux métier du monde »...

Mais les interrogations sur l'origine et la profession de la victime avaient été vite éliminées, le gendarme Le Dantec connaissant parfaitement cette jeune femme. En tout bien tout honneur, cela va sans dire. Professionnellement, cela va mieux en le disant. Il avait déjà eu affaire, dans le cadre de contrôles de routine, à Helena Voronova. Elle était la danseuse vedette du cabaret *La Rose et l'Aubépine*, un établissement bien connu de la banlieue de Morlaix.

Laissant le légiste à ses constatations en compagnie de Le Dantec, bien que les causes de la mort soient évidentes, le substitut, les deux policiers et l'adjudant-chef rejoignirent le véhicule de gendarmerie stationné à proximité et dans lequel un gendarme prenait la déposition de celui qui avait découvert le corps. Il s'agissait du sieur Arnaud Arnold, âgé de 44 ans, homme d'affaires, résidant habituellement à Rouen et séjournant actuellement au manoir de Kerguirec, commune de Ploubarec. Rentrant à l'aube naissante de son jogging quotidien, il avait été alerté par les aboiements de l'un de ses molosses de garde dans la propriété, et avait découvert le corps d'une jeune femme dont la mort ne faisait aucun doute, gisant dans la position où l'avaient trouvée les représentants de l'ordre aussitôt alertés... Non, il ne connaissait pas ladite Helena Voronova... Non, il n'avait jamais fréquenté *La Rose et l'Aubépine*... Oui, il y avait peu de temps qu'il résidait dans la région... C'est parce que ses affaires nécessitaient sa présence en Finistère nord pendant plusieurs semaines qu'il avait loué le manoir de Kerguirec... Bien sûr, il restait à la disposition de la Justice...

Soudain, le scanner du véhicule de gendarmerie se mit à cracher un message urgent. Dans le contexte, l'information fit un effet saisissant : une vedette de la Marine nationale venait de couler au large du Château du Taureau ; aucun survivant ne semblait avoir été repéré.

\*\*\*

Les gendarmes et les policiers étaient à peine revenus à la brigade qu'Hippomène Lahzadeg, déjà mise au courant des événements on ne sait comment, entra dans l'une des colères qui étaient son lot quotidien.

— Vous voyez que j'avais raison, Rodriguez ! lança la grande amazone rousse à l'adjudant-chef. Il n'y a pas besoin d'être sous-officier de gendarmerie pour voir qu'il s'agit d'une affaire d'espionnage. L'assassinat d'officiers de la Royale, le meurtre d'une espionne soviétique, et maintenant cette vedette de la Marine coulée par un sous-marin ennemi, tout concorde ! Et l'assassin, vous le connaissez. C'est cet agent d'une puissance ennemie qui habite le manoir de Kerguirec !

— Vous ne pensez pas, mademoiselle Lahzadeg, rétorqua Mary d'une voix qu'elle tentait de maîtriser, que vous allez un peu vite en besogne ? Rien n'a encore confirmé que l'amiral Le Moal et son épouse ont été assassinés, pas plus que le lieutenant de vaisseau Tanguy. Je vous rappelle que l'URSS n'existe plus depuis de nombreuses années et que qualifier mademoiselle Voronova d'espionne soviétique est en tout état de cause particulièrement abusif. Par ailleurs, je ne vois pas ce qui peut vous permettre de dire que la vedette *L'Héroïque* a été coulée par un sous-marin, si près des côtes d'ailleurs ! Enfin, votre accusation à l'encontre de monsieur Arnold est un peu hâtive...

— Pfft ! fit Hippomène. Je vois que la Police nationale ne vaut guère mieux que la Gendarmerie. Vous êtes aussi incapable que ce primate en uniforme !

Jipi et Le Dantec n'eurent que le temps de maîtriser Rodriguez avant qu'un meurtre n'ait lieu dans la gendarmerie de Ploubarec.

— Ça suffit, mademoiselle Lahzadeg ! intervint Mary. Fichez-moi le camp !

— Très bien, puisqu'il en est ainsi, je vais régler le problème moi-même, répondit Hippomène.

— Attention, prévint la capitaine Lester, à la première incartade, je vous remets en garde à vue ! Rodriguez semblait au seuil de l'apoplexie.

— Allons, adjudant-chef, dit Mary. Il faut nous mettre sérieusement au travail sans se soucier de ce que peut penser mademoiselle Lahzadeg. Fortin et moi-même allons faire un tour du côté de *La Rose et l'Aubépine* pour tenter d'en savoir un peu plus sur cette Helena Voronova. Je vais aussi me renseigner sur Arnaud Arnold. Vous, tâchez d'avoir des informations sur le naufrage de *L'Héroïque* auprès des autorités maritimes. Depuis le drame du *Bugaled Breizh*, tout le monde voit des sous-marins partout ! Mais en baie de Morlaix, tout de même, voilà qui serait surprenant.

\*\*\*

Des tubes fluorescents roses inscrivait l'enseigne de *La Rose et l'Aubépine* sur un grand fronton noir dominant l'entrée de ce qui n'aurait pu être qu'un hangar classique dans cette zone industrielle semblable à tant d'autres.

À cette heure de la journée, un écriteau « fermé » invitait le quidam à passer son chemin. Mais quelques personnes se livraient à des activités de ménage dans le vestibule et Mary n'était pas un quidam ordinaire. Elle toqua au carreau. Une demi-douzaine de visages se tourna dans sa direction, d'un air peu avenant. L'homme qui avait l'air le moins avenant, « pas tibulaire mais presque » aurait dit un humoriste célèbre, se dirigea vers la porte en hurlant et plaqua sa grosse poigne sur l'écriteau :

— C'est fermé ! Savez pas lire ? »

Pour toute réponse, Mary plaça sa carte de Police contre la vitre, tandis que Jipi approchait sa silhouette inquiétante. L'homme se renfrogna un tantinet davantage mais ouvrit la porte.

— Capitaine Lester, lieutenant Fortin, Police nationale. Nous voudrions voir le patron de cet établissement. À qui avons-nous l'honneur... ?

— Yvon Keroual, responsable de la sécurité du cabaret. Monsieur Jean-Yves Bozec est dans la salle ; il met au point quelques détails du futur spectacle. Je suppose que vous voulez le voir au sujet de la mort d'Helena ?

— Vous supposez bien, répliqua Mary en se dirigeant vers la salle du cabaret.

Les murs de la salle étaient tendus de tissu rouge, sous un plafond noir où étaient peintes des guirlandes de roses et d'aubépines. De petites tables rondes garnies de nappes blanches supportaient des lampes à abat-jour rouge ; autour de chaque table, des chaises noires attendaient les clients. Dans le fond se dressait une scène fermée par un rideau rouge. Sur l'un des côtés de la salle, un long bar, où s'inscrivait la même enseigne en tubes fluorescents qu'à l'extérieur, était dominé par un immense miroir où se reflétaient les verres et bouteilles qui, eux aussi, attendaient le client.

À la première table placée devant la scène étaient assis un homme d'une quarantaine d'année, grand et brun, et deux jeunes femmes blondes qui ressemblaient comme deux gouttes d'eau à la victime du crime découvert le matin même.

— Monsieur Bozec ?

— Oui, de quoi s'agit-il ?

— Capitaine Lester, lieutenant Fortin, Police nationale. Nous voudrions vous entretenir, en particulier, d'Helena Voronova.

— Ah, oui ! Quel drame épouvantable ! fit Bozec avec une expression semblant contredire sa compassion.

— Dites-moi, monsieur Bozec. Depuis quand Helena Voronova travaillait-elle dans votre établissement ?

— Depuis deux ans. C'est un collègue parisien qui me l'avait recommandée. Venue de Russie, elle avait travaillé chez lui durant trois ans dans le corps de ballet mais il ne pouvait pas lui offrir la place de meneuse de revue qu'elle aurait méritée et il pensait qu'en province cela serait plus simple.

— Elle n'avait pas de problème ? Pas d'ennemi, ni de rivale ?

— Pas à ma connaissance.

— Elle vivait seule ?

— Oui, elle s'était acheté un appartement en centre-ville. Oh, bien sûr, elle avait quelques aventures... mais sans lendemain.

— Je vous remercie, monsieur Bozec. Si des éléments complémentaires susceptibles de faire avancer l'enquête vous viennent à l'esprit, vous voudrez bien me contacter à la gendarmerie de Ploubarec.

— Je n'y manquerai pas, fit Bozec.

Mary ne se faisait aucune illusion... À peine sortie du cabaret, elle s'arma de son téléphone portable et appela un numéro à l'hôtel de police de Quimper. Au collègue qu'elle eut en ligne, elle demanda de lui trouver toutes informations sur monsieur Jean-Yves Bozec, propriétaire de *La rose et l'Aubépine*, et sur Helena Voronova, sa danseuse vedette, ainsi que sur Arnaud Arnold, industriel à Rouen. Le soir même, le lieutenant Passepoil, puisqu'il s'agissait de lui, devait lui fournir une quantité de renseignements fort intéressants. Mais pour l'heure, Mary et Jipi rejoignirent la gendarmerie de Ploubarec.

— Ah ! Capitaine, lui lança l'adjudant-chef Rodriguez. Une bonne nouvelle : les six hommes d'équipage de la vedette *L'Héroïque* sont sains et saufs. Ils ont réussi à gagner à la nage un petit port de la région. Selon leurs premières déclarations il s'agirait d'un regrettable mais banal accident, un écueil mal répertorié...

Mais Rodriguez ne put en dire plus : à cet instant, Hippomène Lahzadeg fit irruption dans le bureau !

\*\*\*

— J'ai tué le sale espion ! déclara la grande rousse qui tenait à la main un revolver d'un modèle antédiluvien.

— Quoi ? firent ensemble policiers et gendarmes tels un chœur antique.

— Je n'ai fait qu'accomplir mon devoir. Il fallait éliminer cet agent de l'ennemi avant qu'il poursuive son œuvre de destruction ! assura Hippomène.

— Et vous attendez sans doute des félicitations ? ne put s'empêcher de lui lancer Mary, tandis que Rodriguez prenait un air abattu.

— Vous ne pouvez pas comprendre ! C'est une affaire entre services secrets ! rétorqua l'ancienne sténodactylo du ministère de la Défense.

— Cela s'est passé à quel endroit et dans quelles conditions ? questionna Mary.

— Sur le placître de l'église. L'individu sortait du *Fier Léonard*. Je l'ai interpellé, lui ai demandé de me suivre à la gendarmerie. Il a eu des propos incohérents et il a mis la main dans la poche de son veston, pour y prendre son arme. J'avais pris la précaution de me munir du revolver de Papa. Alors j'ai tiré la première, il a titubé et il est tombé face contre terre. Voilà ! Il est à vous !

Mary Lester croyait tourner un mauvais film de série B, ou bien vivre un cauchemar... Les gendarmes se précipitèrent vers l'église, tandis que la capitaine Lester signifiait à mademoiselle Hippomène Lahzadeg sa garde à vue, le lieutenant Fortin la plaçant ensuite en cellule non sans mal, avec l'assistance d'un gendarme répondant au doux prénom de Gertrude.

Mary et Jipi eurent alors la surprise de voir revenir Rodriguez et Le Dantec traînant un Arnaud Arnold quelque peu titubant mais bien vivant.

— Nous l'avons trouvé allongé dans un buisson d'hortensias devant l'église, expliqua l'adjudant-chef. Mais le cadavre était bien vivant, quoique ivre mort ! Ce qu'il serrait dans sa main n'était pas une arme mais un téléphone portable !

— Placez-le en cellule de dégrisement, nous y verrons plus clair demain matin, fit Mary.

— Oui, mais pitié, ne gardez pas Hippomène en cellule toute la nuit ! objecta Rodriguez qui conservait de mauvais souvenirs de la nuit précédente. Après tout, elle n'a rien fait d'autre qu'une nouvelle incartade comme elle en a l'habitude.

De mauvaise grâce, la capitaine Lester se rallia à la suggestion de l'adjudant-chef. Hippomène quitta donc libre la gendarmerie, non sans maugréer des insanités à l'intention des gendarmes et autres policiers incapables, bornés, et qualifiés d'autres noms d'oiseaux dont certains que la bienséance nous interdit de rapporter ici.

Pendant ce temps, le fax de la gendarmerie crachait une série de documents en provenance du commissariat de Quimper, joints à un bordereau portant la signature du lieutenant Albert Passepoil. Une autre série de documents suivit, celle-là en provenance du service de médecine légale. Enfin parvenait un rapport du laboratoire de balistique...

\*\*\*

Le rapport de la balistique tendait à conforter l'hypothèse de l'accident pour la mort de l'amiral Le Moal : celui-ci s'était bien tué en nettoyant maladroitement son arme. Le médecin légiste n'apportait aucun élément contraire.

Selon le légiste, l'épouse de l'amiral s'était noyée et aucun signe de violence n'avait été relevé. Par contre, il s'était avéré qu'elle était atteinte d'une maladie incurable. Tout laissait supposer que, déprimée en raison de son état de santé et très affectée par le décès de son mari, madame Le Moal s'était suicidée.

Quant au lieutenant de vaisseau Tanguy, il était décédé paisiblement de mort naturelle au cours de son sommeil.

Le naufrage de *L'Héroïque* étant accidentel, il ne restait plus rien des folles hypothèses d'affaire d'espionnage dont Hippomène Lahzadeg avait fait son cheval de bataille. Car le seul meurtre, celui d'Helena Voronova, apparaissait on ne peut plus crapuleux.

En tout état de cause, monsieur Arnold était bien ce qu'il prétendait être : un paisible industriel normand, seulement un peu trop amateur de calvados... Déjà propriétaire de plusieurs usines à



Rouen et au Havre, il s'était porté acquéreur d'une usine à Morlaix et d'une autre à Roscoff. Pour le temps du démarrage de ces affaires, il avait loué le manoir de Kerguirec, ce que ses moyens lui permettaient sans nul doute.

Il en allait tout autrement du sieur Bozec. Son cabaret, où dominaient le rouge et le noir, ne semblait pas très catholique. On était loin de Julien Sorel... rien de romantique chez ledit Bozec qui traînait quelques condamnations pour proxénétisme. La pauvre Helena faisait partie d'un « arrivage » – si l'on peut oser ce terme – de filles de l'Est dans lesquels Jean-Yves Bozec avait vu, plus que des qualités artistiques de danseuses, des qualités de « gagneuses »...

Mary Lester aurait parié gros qu'on tenait là la clé de l'énigme. Helena Voronova s'était rebellée soit parce qu'elle ne voulait pas exercer l'activité que Bozec voulait lui imposer, soit parce qu'elle entendait exercer cette activité en indépendante dans son bel appartement de Morlaix... Les traces de coups anciens relevées par le légiste semblaient bien accréditer quelques passages à tabac préalables à une exécution ou tout au moins à une nouvelle séance d'intimidation ayant mal tourné.

Mary laissa la phase déterminante de l'interrogatoire du suspect au lieutenant Fortin. Au bout d'une petite heure, Bozec avouait le meurtre d'Helena Voronova.

\*\*\*

Pour célébrer la résolution de cette affaire, et même de ces affaires, et avant que les policiers ne repartent pour Quimper, un petit pot fut organisé à la brigade de gendarmerie de Ploubarec. Quelques bulles de champagne avec modération, un peu de cidre, des jus de fruit, le tout étant accompagné de quelques cacahuètes mais surtout de parts généreuses d'un *kouign amann* concocté par madame Le Dantec. Rodriguez avait retrouvé le sourire et une certaine faconde méridionale.

Hélas ! Bientôt on entendit des éclats de voix provenant de l'accueil, puis des pas précipités dans le couloir. Comme au premier jour, l'adjudant-chef avait pâli.

— Non, pas elle !

— Alors, Rodriguez ! Je vous l'avais bien dit que vous seriez incapable de régler ces affaires ! Il a fallu qu'une péronnelle venue de Quimper vous dame le pion ! Vous n'avez pas voulu m'écouter, tant pis pour vous !

Et Hippomène Lahzadeg, qui décidément n'était pas à une contradiction près, s'en alla dignement au *Fier Léonard* fêter « sa victoire » avec ses amis.

JEAN-CLAUDE COLRAT  
*Orléans, décembre 2009*